

Forum

Un féminisme dépassé

Dans quelques décennies, l'insistance de nos sociétés à séparer les sexes apparaîtra aussi primitive que le racisme nous paraît aujourd'hui

CATHERINE FOL
L'auteure est cinéaste.



SAMEDI DERNIER, ma matinée bien entamée, j'entends madame Lise Payette à la radio. Tout de suite je suis curieuse, voilà longtemps que je n'ai pas écouté cette femme remarquable, qui

s'exprime si bien, qui a tant d'expérience. Elle parle de féminisme, un sujet auquel elle s'est toujours intéressé.

Madame Payette répond aux questions avec intelligence. Oui, les femmes au Québec sont en avance sur celles des autres pays, il faut le reconnaître mais attention, rien n'est jamais acquis. Non, les hommes ne devraient pas s'inquiéter de la place de plus en plus forte des femmes à l'université et dans les grands secteurs d'activité publique, après tout c'est encore un Stéphan Bureau qui anime le téléjournal en semaine et pas une Michaëlle Jean.

Samedi matin, 10 heures, le congé de fin semaine commence à peine. La radio ouverte, je m'affaire tranquille à mes occupations hebdomadaires. Tout va bien quand, comme s'il ne pouvait en être autrement, madame Payette introduit le « nous » pour parler des femmes, le « ils » pour parler des hommes. C'est mauvais signe. C'est signe que la féministe vient de prendre le contrôle de la personne.

> Sur les garçons qui ont des difficultés à l'école : « ... les garçons ont surtout besoin de travailler (...) Quand on avait des écoles séparées, on pensait que les garçons étaient meilleurs que nous. C'est nous qui avions le complexe d'infériorité (...) Les garçons s'ils travaillaient, ils réussiraient aussi bien que les filles. Et puis ne me parlez pas de leurs hormones et tout ça. »

> Comment régler le mal-être des garçons ? « Bien qu'ils en parlent à leur père. Ils ont quand même des pères ces enfants-là ! Même si les femmes sont seules. Il y a des gars autour, que les gars s'en occupent. »



Lise Payette

PHOTOTHÈQUE, La Presse

> Sur la question des hommes qui se sentent perdus : « Bien c'est très bien, qu'ils se cherchent, ils vont se trouver. C'est pas à nous de les trouver. Qu'ils la fassent la démarche. On l'a faite nous... »

Et de plonger dans les souvenirs : « Moi, j'ai fait du latin, j'ai pas fait de grec parce qu'on disait que le grec pour les filles c'était trop compliqué. ». Et de poursuivre sur les femmes qui ont assez souffert du sexisme des hommes et sur les hommes qui n'ont qu'à se prendre en main. « Ne me faites pas pleurer, ça ne marche pas », conclut-elle.

On ne pleure pas quand on a le cœur sec. On voit des camps qui s'affrontent, des guerres de pouvoir, de clans, de territoire, là où d'autres ne voient que des humains,

une multitude d'humains qui tentent de vivre ensemble. Quand on a le cœur sec on ne rejoint par nos paroles que nos semblables, ceux qui n'ont plus de larmes. C'est dommage, car on peut aussi avoir raison, même avec un cœur sec. Mais à quoi sert une bonne parole si elle est dite avec amertume ?

Ferré chantait : « Avec le temps on n'aime plus ». Est-ce vrai pour tous ? Est-ce qu'on finit tous par se foutre des autres, de l'autre ? Ceux qui n'aiment plus, qui n'écoutent plus, qui ne voient plus l'autre qui souffre à leur côté, ceux-là ne devraient-ils pas se retirer humblement de la place publique ?

Une femme de communication sait que le style l'emporte sur l'argumentation. Elle sait que ce qui reste de ses paroles c'est cette manière d'exacerber les préjugés en présentant les femmes soit en victimes, soit en combattantes et les hommes soit en coupables, soit en mauviettes. Ce qu'on retient de ses propos, c'est cette façon de séparer les femmes des hommes comme deux races à part. Ce n'est pas un hasard si les jeunes confondent si souvent sexisme et racisme dans leurs discours. Ils entendent certaines féministes parler des sexes comme on parlait autrefois des Blancs et des Noirs, comme s'il s'agissait de deux espèces différentes.

Comme tant d'autres, je ne me reconnais pas dans le « nous » que les féministes utilisent. Pour moi, le « nous » comprend autant d'hommes que de femmes, il est affaire d'humanité plus que de féminisme. Il perçoit les différences entre les sexes comme une diversité et une source d'enrichissement avant d'être source de confrontation. Je suis convaincue que, dans quelques décennies, l'insistance de nos sociétés à séparer les sexes apparaîtra aussi primitive que le racisme nous paraît aujourd'hui. C'est dans cette direction-là que les jeunes veulent aller. SVP, qu'on les encourage à construire un monde meilleur, un monde uni, et qu'on fasse taire ceux qui ne portent en eux que les séquelles d'un passé malheureux.

LYSIANE GAGNON

lgagnon@lapresse.ca



Des critiques instructives

Par curiosité, j'ai lu presque tout ce qui a été écrit sur *Les Invasions barbares* dans la presse française (merci, Internet !).

Il s'en dégage plusieurs constatations fort intéressantes.

Première constatation, celle qui saute aux yeux ou plutôt à l'oreille : aucun critique n'a fait allusion à l'accent, cette traditionnelle source de malentendus entre Français et Québécois.

Tous les personnages des *Invasions* (sauf évidemment la blonde de Sébastien, qui est française), parlent pourtant avec un accent québécois plus ou moins prononcé. Un accent québécois standard qui se rapproche de la norme internationale, mais qui n'a rien à voir avec l'accent qu'auraient, dans un film français, les personnages de milieu équivalent (la petite bourgeoisie).

Or, cette spécificité marquée au niveau du langage a très bien passé. « On est surpris durant les quatre ou cinq premières minutes, dit un ami français, puis on entre dans le film et l'on oublie complètement la différence d'accent. »

Cela démontre, si besoin en était, que l'accent n'est qu'un élément, le plus superficiel, dans la qualité de l'expression. L'important, c'est la clarté du message.

Les dialogues d'Arcand étant très écrits, il n'y a donc pas eu de place pour l'improvisation des acteurs : on n'a pas entendu les « tsé » et les « la la » dont la plupart des comédiens, laissés à eux-mêmes, auraient émaillé leur discours.

Les acteurs eux-mêmes se sont efforcés de prononcer toutes les syllabes. Contrairement à ce qui se passe dans presque tous les téléromans et films québécois, où les répliques sont souvent inaudibles parce que les acteurs « avalent » leurs mots, les dialogues étaient parfaitement clairs.

Bien évidemment, le passage linguistique était facilité par le fait que le scénario des *Invasions*, à l'exception de quelques scènes à l'hôpital, se passe dans un milieu bourgeois. Si les personnages avaient été de milieu populaire, il aurait probablement fallu des sous-titres pour rejoindre le public francophone international.

Ce fut le problème des *Filles de Caleb* (dont les acteurs ont dû se doubler eux-mêmes en langue standard pour la version présentée en France) ; ce serait le problème de *Séraphin*, qui de toute façon serait inexécutable en France ; ce fut plus récemment le problème du cinéaste Bernard Émond, qui, à Cannes, déplorait que la langue « jouale » de ses personnages fasse pouffer de rire les Français.

■ ■ ■

Deuxième constatation, qui est tout à l'honneur d'Arcand : aucun critique français, à ma connaissance, n'a vu dans *Les Invasions* un film spécifiquement québécois. Même si toute l'action se passe au Québec, ils y ont vu un film de portée universelle.

Rares sont ceux qui ont insisté sur les détails locaux (l'état des hôpitaux montréalais, le rôle de l'Église, la trajectoire intellectuelle des baby-boomers québécois, les conflits entre générations). Ils se sont plutôt attachés à l'aspect intemporel (la vie, la mort, la tragédie humaine).

« C'est un film québécois (ô combien !), note-t-il *l'Humanité*, mais qui touche à l'universel. »

Évidemment, rien n'est plus universel que la mort... Mais en outre, l'Europe est remplie de baby-boomers qui ont mille points en commun avec les héros du film, sans compter que nombre de répliques (celles par exemple qui portaient sur l'histoire mondiale ou le désenchantement par rapport aux idéologies) étaient susceptibles de trouver un écho ailleurs en Occident.

■ ■ ■

Dernière constatation, plus amusante celle-là : la contradiction totale entre les jugements des divers critiques (mais pourquoi s'en étonner ? La critique n'est-elle pas un art éminemment subjectif ?).

Le *Monde* a relégué la critique du film d'Arcand en bas de page en le qualifiant de « sitcom » (une comédie de situation télévisée), ce qui, sous la plume d'un critique de cinéma, constitue bien la pire insulte.

Le *Monde* s'en est pris aux « plaisanteries éculées » d'Arcand, alors que *Liberation*, guère plus tendre, a dénoncé la cinématographie conventionnelle du film et la logorrhée verbale des personnages, « des barbares bien bavards » (c'est vrai qu'il parlait beaucoup, Rémy, pour un type à l'article de la mort !).

Le critique des *Échos* a déploré lui aussi l'absence de recherche formelle, mais a apprécié la « truculence » et la « tendresse féroce » avec lesquelles Arcand effectuait « la remise en question d'une génération ».

Paradoxalement, alors que le critique du *Monde* accusait Arcand de nourrir « une confiance étrange dans le pouvoir consolateur de l'argent » et qu'un autre critique français confiait à notre collègue Louis-Bernard Robitaille qu'il trouvait ce film « complètement réac » (réactionnaire), *l'Humanité*, le quotidien du Parti communiste, n'en finissait plus de louer le film, trouvant même fort amusante la scène où « Sébastien graisse la patte aux chefs syndicaux ».

Loïn d'y voir une apologie du pouvoir de l'argent, *l'Humanité* parlait d'une « oeuvre savoureuse, caustique, d'une mélancolie culturelle, sensuelle, empreinte de chaleur... qui sait parler à tous, comme Tchekhov en son temps. »

Tchekhov ? Rien de moins ! Ma parole, Denis Arcand va finir par prendre sa carte du PC !

Une question d'avenir, non partisane

Jean Charest doit nous rassurer rapidement et prendre le parti de l'avenir en appuyant l'essor des industries numériques

HERVÉ FISCHER

L'auteur est titulaire de la chaire Daniel Langlois en technologies numériques et beaux-arts à l'Université Concordia, président de la FIAM (Fédération internationale des associations de multimédia).

IL Y A UN étrange contraste entre les propos élogieux du premier ministre français, M. Jean- Pierre Raffarin, — de la vieille Europe, comme on a pu dire — et les attitudes frileuses, voire négatives de plusieurs personnalités importantes du Parti libéral du Québec — qui veut « réinventer le Québec » —, en ce qui concerne l'avenir de nos industries des technologies numériques.

Dans une interview au *Soleil*, le 17 mai, M. Jean-Pierre Raffarin a souligné l'essor économique que nous devons à ces industries : Il y a eu une période où Montréal était une belle endormie. Depuis l'apparition des nouvelles technologies, Montréal redevient un site d'initiative d'envergure. Avec cette société de l'information, je trouve que Montréal a retrouvé un deuxième souffle. (...) Les nouvelles images, et les créatifs qui sont dans la Cité du multimédia de Montréal, sont de nouveaux médiateurs de progrès. Je pense que la France peut, avec le Canada en général et le Québec en particulier, avoir sur l'Amérique du Nord des initiatives qui passeront par la société de l'information.

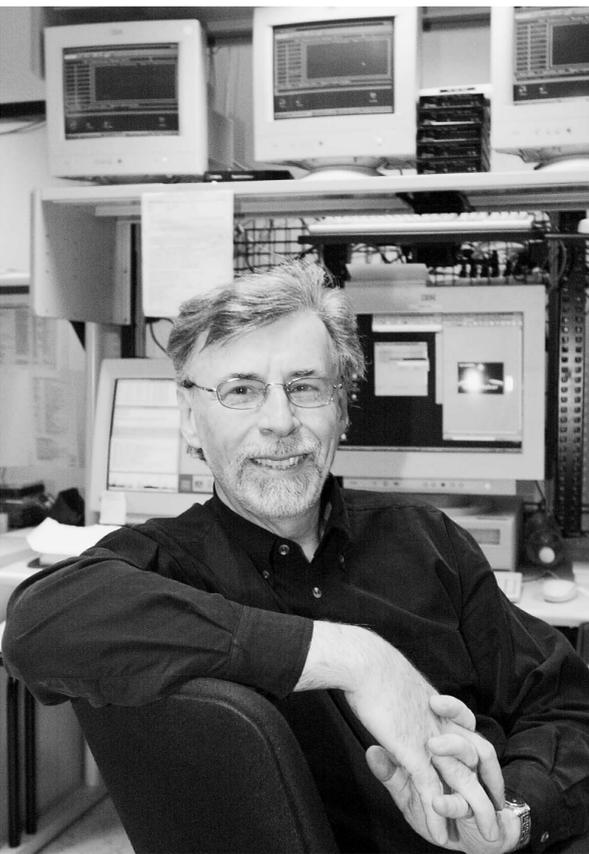
Ayant eu le plaisir, en tant que fondateur et président du MIM — le Marché international du multimédia — d'inviter M. Raffarin, alors à la tête d'une délégation d'entreprises de multimédia de sa région, le Poitou-Charentes, pour sa première visite au Québec en 1998, je connais bien ses convictions en faveur du numérique et son engagement à développer les industries françaises de ce secteur. C'est pour elles qu'il est venu pour la première fois au Québec ! Et Monsieur Raffarin n'a pas oublié l'effervescence du MIM : il y a fait référence au moins trois fois, dans deux réceptions officielles et dans son entretien télévisuel avec Stéphane Bureau à Radio Canada. Je crois d'ailleurs que les partenariats industriels franco-québécois dans ce domaine ont aujourd'hui une belle occasion de se multiplier.

Mais c'est au même moment que plusieurs voix autorisées proches ou membres du nouveau gouvernement du Québec, parlent d'un excès du gouvernement précédent en faveur des industries du numérique, qu'ils envisageraient aujourd'hui de renvoyer dans la banalité. On a pu lire de même dans les journaux, que Bombardier devrait arrêter ses folies dans l'avionique (où le Québec se place pourtant au 3^e rang mondial) ! Ce fut à coup sûr l'une des plus belles audaces et réussites du gouvernement précédent que de considérer le numérique comme l'une de ses trois priorités, avec l'aérospatial et les biotechnologies pour le virage du Québec dans la nouvelle économie. Et les résultats acquis vaudront stratégiquement pour le long terme, bien

au-delà de la crise actuelle, profonde, mais temporaire, sur laquelle se fixent à tort ceux qui ne saisissent pas la portée de cette révolution technologique et en jugent comme s'il s'agissait d'une industrie manufacturière parmi d'autres.

Au moment de la préparation du nouveau budget, il est donc essentiel de rappeler l'importance incontournable des industries du numérique dans tous les domaines : économie, santé, éducation, culture, etc., que ce soit pour la recherche, la visualisation, l'innovation, la gestion, ou la diffusion et la conquête de nouveaux marchés.

Est-ce parce que cette politique a été lancée par le gouvernement péquiste, qu'il faudrait aujourd'hui la démanteler ? Ce n'est pas pour des raisons partisanes que nous l'avons soutenue, quant à nous, mais pour sa pertinence évidente. Je ne voudrais pas croire



Hervé Fischer

PHOTOTHÈQUE, La Presse

non plus que le nouveau gouvernement en ferait une affaire partisane. Compte tenu des convictions publiques bien connues de M. Raffarin dans ce domaine, je ne doute pas qu'il en ait parlé aussi avec M. Jean Charest dans ses entretiens privés.

Et je voudrais demeurer convaincu que le gouvernement du Parti libéral évaluera, certes, comme il se doit, l'état de la politique dans ce secteur, mais voudra aussi en assurer la continuité et même en renforcer le développement. N'est-ce pas aussi l'exemple que montre le gouvernement fédéral du Canada ? Le programme du Parti libéral nous a d'ailleurs donné des gages à cet égard, notamment dans son document de mars 2003 : Innover pour mieux prospérer - priorités d'actions politiques en matière d'économie du savoir. Et l'insistance du propos en ce qui concerne tant le développement du portail électronique de l'administration publique, que la R&D et l'innovation technologique dans les PME ne laisse guère de doutes, car l'innovation scientifique, technologique et commerciale passe nécessairement aujourd'hui par les technologies numériques.

Alors pourquoi ces propos négatifs insistants à cet égard aujourd'hui dans les allées du pouvoir ? Nous aimerions que le premier ministre lui-même nous rassure rapidement et prenne le parti de l'avenir en appuyant l'essor des industries numériques québécoises. Ce qui a été bâti est précieux mais encore fragile, et demande l'attention particulière du nouveau gouvernement, qui peut agir autrement éventuellement à cet égard, mais surtout pas à contre-courant.

Au moment de la préparation du nouveau budget, il est essentiel de rappeler l'importance incontournable des industries du numérique dans tous les domaines.